

les cahiers

du pays

de baud

centre culturel

du pays de baud

bulletin n° 1 Brocéliande ou la forêt bretonne.

Conférence de M. Jean MARKALE,
au Centre Culturel du Pays de BAUD,

Le 30 Octobre 1970 (1)

-----oOo-----

..... ayant des affinités, tant à Pluvigner, à Camors qu'à Baud, étant donné que j'ai eu des ancêtres à Camors.

Et je dois dire que ce soir, je suis extrêmement touché d'être l'invité de votre Société et de M. MAHO, qui se dévoue avec beaucoup d'énergie pour faire de Baud un Centre Culturel.

Je dis qu'à Paris, dans le milieu breton, on est toujours très satisfait lorsqu'une petite ville connaît un développement dans le sens de la culture et la connaissance du pays. Je crois qu'il est essentiel que dans toutes nos villes, nous constituions des Cercles de ce genre, car il faut prévoir l'Avenir, et c'est pour prévoir l'avenir qu'il faut se pencher quelquefois sur son passé. Il arrivera un moment où la régionalisation se fera d'une façon ou d'une autre, et où chaque province aura un dossier à constituer pour prouver qu'il existe une entité, une unité, une personnalité.

Je crois que nous avons tous le devoir de défendre notre cause, et de montrer que la Bretagne a une culture, a une civilisation, et à l'intérieur de cette Bretagne que certains "Pays" particulièrement, ont quelque chose qui remonte fort loin, qui compte et qui doit entrer dans toutes considérations sur l'Avenir. Nous avons notre Bretagne à défendre, dans un concert des nations, dans une Europe unie.

Et comment défendre notre Bretagne, sinon par notre culture personnelle, c'est ce que j'essaie de faire. Je crois que ce n'est pas le travail d'un homme isolé, c'est le travail de tous.

Voilà pourquoi, ce soir, je voudrais vous donner quelques éléments d'une recherche, recherche d'ordre à la fois historique, archéologique et mythologique, sur tout ce qui concerne l'intérieur de la péninsule Bretonne.

(1) Nous vous prions de nous excuser de ne pouvoir reproduire l'intégralité du texte, n'ayant pu enregistrer le début de la présentation de l'exposé.

En effet, on s'est beaucoup penché sur la côte.

On a écrit des livres et des livres sur les Vénètes, les Cariosolites, sur les Osismes.

On a écrit tant et plus et souvent beaucoup de bêtises d'ailleurs sur notre histoire nationale (et quand je dis histoire nationale, je parle Bretonici). Et on a laissé de côté quelque chose qui est pourtant un élément indispensable dans la connaissance de la péninsule Armoricaïne, c'est-à-dire l'intérieur même de la Bretagne.

J'ai choisi donc comme titre de ce petit exposé :

" BROCELIANDE ou la FORET BRETONNE "

BROCELIANDE ou la forêt bretonne

Qu'est-ce que Brocéliande ? Et pourquoi parler de Brocéliande à Baud ? A côté d'une forêt qui d'habitude n'est pas dite Brocéliande, puisqu'il s'agit du complexe forestier Camors-Floranges-Lanvaux. Eh bien ! c'est ceci que je vais essayer d'explorer aujourd'hui, à titre d'hypothèse, bien entendu, je ne veux pas prétendre d'avoir trouvé la vérité, car nul ne peut se vanter de trouver la vérité. Je vais simplement vous faire part de quelques réflexions personnelles sur ce propos. On sait que le nom de Brocéliande évoque donc, pour tout le monde, une forêt peuplée de fées, d'enchanteurs, dont le plus célèbre est l'enchanteur Merlin, connu à travers le monde entier, et j'écoutais, l'autre jour, sur France-Musique, une émission consacrée à l'opérette américaine où il était question d'une œuvre, d'ailleurs que je n'aimais pas, mais enfin qui avait pour sujet l'histoire de Merlin, de Lancelot du Lac et de Viviane. C'était une opérette faite par un monsieur qui habite Houston, au Texas, ce qui prouve que les légendes celtiques se sont répandues à travers le monde et quelles ont fait souches. Donc, c'est une forêt magique où se déroule les exploits du roi Arthur et de tous les chevaliers de la Table Ronde. On sait aussi qu'en cette forêt, se trouvent certains lieux qui ont été identifiés. La forêt de Brocéliande, c'est la forêt de Paimpont. Mon excellent ami, le recteur de Tréhorentec, que vous connaissez peut-être, a mis en valeur ce pays dans son église, et il y a apporté en quelque sorte, ses lettres de noblesse, c'est donc l'actuelle forêt de Paimpont qui est considérée par les érudits comme par les touristes, comme étant la Brocéliande des Légendes. Mais, ouvrez une carte routière, n'importe laquelle, vous allez y découvrir des lieux dont on raconte l'histoire dans des romans qui ont été écrits aux XII^e et XIII^e siècles. Vous y verrez le Val sans Retour, le Val Périlleux où Morgane la fée enfermait tous les chevaliers infidèles à leurs dames, et Dieu sait s'il y en avait, et c'est là que Lancelot du Lac, le plus brillant chevalier du monde, parvint à détruire tous les sortilèges de Morgane et à libérer les braves chevaliers qui s'y trouvaient. Vous avez le Pont du Secret. Le Pont du Secret, c'est la limite du département du Morbihan et d'Ille-et-Vilaine, et c'est là, d'après la légende, que Lancelot déclara son amour à la Reine Guenièvre. Vous avez le château de Comper, célèbre à travers le monde entier par l'histoire de Viviane et connu depuis quelques années par des expositions de peintures qui s'y tiennent régulièrement et qui attirent beaucoup de monde. Vous

avez également le Tombeau de Merlin sur la route de Saint-Péran, de Paimpont à Saint-Péran. Bah ! c'est assez décevant, on trouve un dolmen en ruines, ni plus ni moins. Remarquez que des Tombeaux de Merlin en Grande-Bretagne, on en a à peu près une quinzaine, et surtout, dirais-je, la Fontaine de Barenton, dont je vous parlerai tout à l'heure, lieu de rencontre de Merlin et de Viviane, lieu où le chevalier Yvain, d'après le roman de Chrétien de Troyes, le chevalier au lion, rencontra l'aventure sous forme d'un homme noir qui se mit à le combattre et qu'il réussit à vaincre finalement. Cette fontaine est également célèbre par les tempêtes qu'on déclenche en venant de l'eau sur son perron. Personnellement, je dois dire que je tiens ces localisations comme de pures fantaisies, les fantaisies de l'époque romantique ; je ne veux pas dire du mal des romantiques, je les admire beaucoup, mais enfin, ils avaient beaucoup d'imagination, et il faut dire que c'est de la poésie, bon, cela ne m'a pas empêché de publier un petit bouquin, il y a quelques années, qui s'intitulait « Contes et Légendes de Brocéliande », parce que j'aime la poésie et que je suis poète moi aussi. Sentimentalement, j'avoue que la forêt de Paimpont a toujours exercé sur moi un attrait et un très grand attrait, mais j'avais écrit également, dans une revue, il y a une quinzaine d'années, un article qui avait fait frémir d'horreur le bon Théophile Briand, animateur du « Goëland », cette feuille de poésie incomparable qui paraissait à Saint-Malo, à Paramé plus exactement. J'avais dit dans cet article que la forêt de Brocéliande n'existait pas, plus exactement, qu'elle n'existait que dans l'imagination des hommes. Entre nous, le fait d'exister dans la pensée, philosophiquement, constitue une réalité en soi. Enfin, passons. Les romans de la Table Ronde, vous savez, sont tous des transcriptions de légendes authentiquement celtiques, bretonnes, mais, attention, qui dit Breton à ce moment-là ne veut pas dire nécessairement Armoricaïn, étant donné qu'à l'époque où sont sensés se passer les exploits d'Arthur et de ses chevaliers, les Bretons constituent un peuple répandu à la fois sur l'île de Bretagne et sur la péninsule armoricaine, je dirais donc que c'est une tradition *Brittonne*, pour faire plaisir à certains puristes, car il y en a. Car, vous savez que la littérature en langue bretonne, armoricaine, veux-je dire, est inexistante jusqu'au XVI^e siècle.

Le plus ancien texte breton armoricain, le plus ancien texte suivi est une prophétie d'un certain

Gwiclaff au roi Arthur, œuvre qui date du 15^e siècle et qui est un monument de stupidité, sans aucune valeur historique, ni mythologique, ni même littéraire, ce qui n'a pas empêché Hersart de la Villemarqué d'en faire un chef-d'œuvre poétique qui s'appelle : « La prophétie de Guenclan ».

Je voudrais, tout de même, préciser ma pensée lorsque je dis que la littérature bretonne est à peu près inexistante. L'autre jour, je me trouvais devant un cercle breton de la région parisienne, cercle composé de jeunes gens dévoués à la cause bretonne et aussi de beaucoup de professeurs du Lycée Lakanal, j'ai dit la même chose, je me suis fait presque hué, ça été le tollé général. Comment se peut-il que la littérature bretonne soit inexistante ? Evidemment, sans vexer ni diminuer quoi que ce soit, je prétends, d'une part, qu'on n'a retrouvé aucune œuvre, en breton armoricain, datant d'avant le XV^e XVI^e siècle, ce qui est prouvé par les faits, d'autre part, que la littérature bretonne est celle qui nous a été conservée en langue galloise, la littérature ancienne j'entends bien, parce que, comme l'a démontré, avec preuve à l'appui, Joseph Loth, le vieux breton et le vieux gallois sont des langues à peu de choses près semblables, dérivées d'un unique breton primitif.

C'est pourquoi, mon livre qui paraîtra à la fin janvier, dans la collection de poche Payot et, qui a pour sujet la littérature bretonne ancienne portera le titre de : « L'Épopée Celtique en Bretagne » comportera une étude sur les textes qui nous ont été conservés par les manuscrits gallois. Pour moi c'est la même chose. J'en viens ainsi à ma démonstration : jamais un texte gallois ne parle de Brocéliande, jamais le nom de Brocéliande n'a été prononcé dans un texte insulaire, qu'il s'agisse du plus célèbre des récits concernant le roi Arthur et le plus ancien aussi qui s'appelle « *Kulhwch et Olwen* » qu'on peut faire remonter au IX^e siècle, époque où la langue bretonne et la langue galloise était donc identique, que ce soit *Owein*, réplique galloise du *Chevalier au Lion*, de Chrétien de Troyes. Alors, pourquoi ? Que s'est-il passé ? Une conclusion provisoire s'impose, si Brocéliande n'apparaît que dans les textes continentaux, c'est, ou bien qu'elle symbolise une forêt enchantée, intemporelle et purement mythique, comme l'île d'Avallon, ou bien, elle représente une tradition purement armoricaine.

En dépit de ce que j'ai dit autrefois, je fais amende honorable, je pencherais pour la seconde

solution et, cela m'appuyant sur deux arguments principaux : le premier me semble d'une grande importance, il s'agit de la Fontaine de Barenton. Elle existe. Sa description dans le roman gallois de Owain est exactement la description que n'importe quel touriste contemporain pourrait en faire. Elle est même plus juste dans le récit gallois que dans le récit de l'écrivain français Chrétien de Troyes. Elle existait au XII^e siècle, nous en sommes sûrs, et dans cet état. Nous avons le témoignage de Robert Wace, écrivain anglo-normand, qui la visita, le perron de la fontaine est la dalle d'un ancien dolmen, ce qui prouve qu'elle existait non seulement du temps des Bretons, mais aussi du temps des Gaulois, et aussi au temps des prédécesseurs des Gaulois, c'est-à-dire, les hommes de l'Âge du Bronze et les hommes de l'Âge Mégalithique quels qu'ils soient. Elle porte enfin au XII^e siècle, le nom de Belenton, il n'est pas difficile de reconnaître dans ce nom composé Bel-Nemeton, deux termes gallois qui signifient : « Clairière de Belenos », « Sanctuaire de Belenos », Belenos étant, comme chacun le sait depuis les livres d'Astérix, le dieu solaire des anciens Bretons. C'est une preuve d'antiquité. Le deuxième argument est d'ordre historique, on sait que les Bretons de l'île de Bretagne sont venus s'établir dans la péninsule armoricaine, ils n'ont pas occupé tout le territoire armoricain avec la même intensité. Les dernières découvertes sur l'émigration bretonne, découvertes d'ailleurs dues à une Anglaise, ce qui laisserait penser que les Bretons se désintéressent un petit peu de tout ce qui touche à leur histoire, montrent que cette émigration a commencé très tôt à partir du III^e siècle de notre ère avec la bénédiction des autorités romaines, d'où, entre parenthèses, remise sur le tapis du fameux désert armoricain, dont on a tant parlé, il y a une cinquantaine d'années, c'est-à-dire, du fait qu'après la guerre des Gaules et l'écrasement des Vénètes, maîtres de la côte et chefs de la Confédération armoricaine, une grande partie de la péninsule était en friche et vide d'habitants. Mais contentons-nous d'examiner les principaux établissements primitifs des Bretons émigrés. Les premiers se sont installés dans la Domnonée, c'est-à-dire, sur la côte nord, en gros, entre Brest et le Mont Saint-Michel, d'autres se sont installés en Cornouaille, les derniers, les plus tardifs, en majorité des émigrés du Pays de Galles sont venus dans le Vannetais, il était normal que la côte fut d'abord le point de convergence des Bretons, la vie était plus facile, les communications plus souples, grâce à la présence de la mer. L'intérieur est resté à peu près vide pendant de nombreux siècles et on observe tout au cours de l'histoire une sorte de tampon entre la Bretagne du Nord et la Bretagne du Sud. D'abord centralisée sous la direction des chefs vannetais, la péninsule

armoricaine a vu s'élever des rivalités entre le nord et le sud, rivalités qui voient leur apogée d'ailleurs dans la guerre de succession, où Charles de Blois représente très nettement le Nord et Jean de Montfort, surtout Jeanne, sa mère, le Sud. Or, ce tampon a une réalité historique et fondamentale. C'est le Porhoët, c'est là que je voulais en venir, je prétends que Brocéliande n'est pas seulement la forêt de Paimpont et ses alentours immédiats, mais aussi le Porhouet tout entier. Le nom de Porhouet, vous le savez, n'offre aucune difficulté, c'est un ancien Poutre-Koët, traduit dans les documents latins par *Pagus trans Sylvam*. La forme Koed, d'ailleurs, prêterait à de nombreux commentaires : Koed, bois, forêt, est la forme la plus ancienne et plus proche de la forme galloise. La forme léonarde et trégoroise ou cornouaillaise *Koad*, semble une évolution plus tardive. C'est à l'origine, sans qu'on puisse en douter, une forêt dont on peut retrouver des fragments et, des fragments visibles aujourd'hui : forêt de Lanouée, forêt de Merdrignac, forêt de Loudéac, forêt de Quénécan, forêt de Pont-Callec, forêt de Paimpont, bien entendu, et enfin ce qui nous touche de plus près, le complexe forestier de Camors, Floranges et Lanvaux. L'ensemble de ce territoire est géographiquement structuré ; à l'Est, il s'adosse aux hauteurs de la forêt de Paimpont (255 mètres), vous me direz que ce n'est pas beaucoup au regard des Alpes ou de l'Himalaya, pour nous, c'est important, vous savez que nos montagnes sont considérées comme des collines par les gens des Alpes, mais nous les appelons des montagnes. Vers le Sud-Est, il y a une limite qui est le cours de l'Aff et le cours de l'Oust. Au Nord, le territoire s'adosse aux monts du Méné et à la ligne de partage des eaux, ligne très importante, entre la Manche et l'Océan. Au Sud, enfin, c'est plus caractéristique, tout le territoire butte contre les Landes de Lanvaux.

Examinons maintenant les limites administratives et religieuses de cette forêt centrale, qui n'a pas joué de rôles politiques déterminants dans l'histoire de la Bretagne, avant le grand défrichement du XV^e siècle et l'entrée dans le circuit véritablement politique des Rohan, seigneurs de Guéméné et de Josselin. Au IV^e siècle, d'après toutes les vies des saints, cette région était fort peuplée et couverte de forêts, ce qui explique les diverses zones d'influence, particulièrement la rivalité, et je dis bien rivalité, permanente entre Vannes et Saint-Malo, entre le Sud et le Nord, désireux tous les deux de s'assurer la possession de ce vaste domaine encore inculte. À l'origine, on pouvait distinguer l'archidiaconé de Porhoët, dépendant de Saint-Malo, et comprenant les doyennés de Montfort, de Lohéac et de Beignon. Le doyenné de Lohéac étant le plus important puisqu'il groupait Plélan, Paimpont, Mauron,

Ploërmel, Caro, Comblèsac et Mohon. Cette archidiaconé formait le comté de Rennes. Il a ceci de particulier qu'il se trouve entièrement dans la zone bretonnante du IX^e siècle, et l'extrême pointe orientale de la bretonnisation. Au-delà on ne parle plus Breton. Mais au IX^e siècle, à cette archidiaconé de Porhoët, se trouve joint le doyenné de Porhoët, qui dépend du diocèse de Vannes, et qui se trouve entre le Blavet, l'Oust, la Claye, et le cours supérieur du Loch. Nous y retrouverons donc très nettement les Landes de Lanvaux comme limite méridionale. De plus, au XI^e siècle, nous savons que le Porhoët comprenait également la vicomté de Rohan et la Chatellenie de Guéméné, dépendant religieusement de Vannes situé à l'Ouest du Blavet, et allant butter sur les contreforts des Montagnes Noires, en gros jusqu'à l'Ellé, qui constitue encore de nos jours la frontière entre le Vannetais et la Cornouaille. Enfin, au XV^e siècle, nous savons qu'à tout cela était joint la chatellenie de la Chêze, comprenant vingt paroisses ou trèves, dépendant de Saint-Malo, et, qu'à la même date, la chatellenie de Josselin comprenait vingt-neuf paroisses, dont vingt-et-une en Vannes, sur la rive droite de l'Oust. On retrouve ainsi les limites géographiques que nous avons assignées au Porhoët. Mais, on me dira pourquoi confondre le Porhoët et le mystérieux Brocéliande ? D'abord, pour la raison que ce pays est peu connu des gens du IX^e siècle, peu fréquenté très mystérieux, donc très inquiétant. Imaginons un instant ces Bretons Armoricains de fraîche date passant au milieu de ces forêts.

Imaginons un petit peu leur état d'esprit quand on passe au milieu de ces forêts. Le Porhoët était coupé par la voie romaine de *Condote* (Rennes) à *Vorgium* (Carhaix), par Loudéac ; par la voie romaine d'Angers à Carhaix, par Golpo et Castennec ; par celle de Vannes à Corseul, par Saint-Jean-Brévelay ; par celle de Rennes à Quimper, par Montfort, Mauron et Castennec.

Les voies romaines, vous le savez, n'ont guère été que des chemins gaulois, rénovés dans un but militaire par les Romains. Sitôt les Romains disparus, ces fameuses voies ont dû redevenir de simples chemins, à demi-abandonnés au milieu des halliers, des fondrières et des clairières. Il est fort probable que les voyageurs qui eurent l'audace de se risquer sur ces chemins, gardèrent, s'ils en revinrent, un souvenir plutôt inoubliable de leur voyage dans cette région. Et comment ne pas placer dans cette forêt les étranges rencontres que font les Chevaliers de la Table Ronde ? Comment ne pas localiser toutes ces vieilles légendes incertaines, demeurées vraisemblablement très vivantes chez les nouveaux Bretons dans un pays qui semblait fait pour elles, qui prêtait ainsi aux rêves, à la féerie, aux mystères, un pays ambigu. On n'est jamais très sûr de ce qui se

trouve autour de soi. On n'est jamais très sûr, non plus, de trouver aux détours du chemin, le diable ou un sorcier, tout ceci ressemble à l'autre monde, à cet autre monde qu'ont imaginé les Celtes avec beaucoup de talent, qu'ils fussent Gaëls ou Brittons.

C'est alors que le nom de Brocéliande peut entrer en jeu. Cela a d'ailleurs quelque chose à voir avec l'état du pays et avec des notions vaguement littéraires ou mythologiques. La forme ancienne du nom de Brocéliande est « *Brécilien* » dans les textes du Moyen-Âge. Mais, et je pense que c'est extrêmement intéressant, la forme actuelle ne peut provenir de *Brécilien*, qui est une francisation médiévale évoluée d'un terme primitif. Or, dans le Roman de Rou, de Wace, datant de 1150 environ, il est question de *Brechelian*, et Wace, ne l'oublions pas, est le plus ancien témoin de *Brocéliandé* et de *Bréchéliant*. Je vous cite ses vers en vieux français :

« *Brechelian dont Bretons vont*
[souvent fablant
Une forêt moult large et lée
Qui en Bretagne est moult
[louee ».

Lée ; étendue.

Ce témoignage me semble capital. Il s'agit d'une forêt très large et qui est très renommée en Bretagne. Elle porte le nom de *Brechelian*, qui est beaucoup plus celtique que *Brécilien*.

Que signifie donc *Brechelian* ? On y a vu le terme *Bro*, Pays, mais ce me semble peu sérieux, puisque basé sur la forme moderne du nom. Je pars du principe que le mot est très ancien et que *Brechelian* est la plus ancienne forme que nous en connaissions.

J'y trouve donc le radical *Bré*, hauteur, montagne, ou mieux, *Brech* comme dans *Brech*, près d'Auray, qui est la continuation du gaulois *Briga*, citadelle, forteresse sur la hauteur. Comparez le nom de *Brigue* dans les Alpes, le nom des *Brigantes*, peuple gaulois de Grande-Bretagne, le nom de *Bregenz* en Autriche. Cela me paraît infiniment probable. Mais le deuxième terme est plus discutable, il fait penser au nom d'*Elliant*, dans le Finistère, rendu célèbre par *Bos en Elliant* du Barzaz Breiz, il peut aussi faire penser à *Helléan*, qui se trouve en plein cœur du Porhoët, et à la *Croix-Helléan*, qui se trouve à côté d'*Helléan*. Je voudrais risquer une hypothèse, là je sais bien que les hypothèses sont toujours risquées, on peut glisser sur les peaux de bananes, tant pis.

Étant donné que le premier terme est gaulois, le deuxième terme *Elliant*, *Helléan*, viendrait d'un mot gaulois perdu, mais d'origine indo-européenne, attesté en allemand et en anglais, c'est-à-dire « *Hell* », qui signifie enfers, monde souterrain. Là, je rapprochais les trois, le nom de *Brocéliande*, *Brechelian* du nom du *Yeun-Ellez*,

ce marécage qui se trouve au pied du Mont Saint-Michel-de-Braspars, cet étrange et inquiétant paysage qui passe dans la tradition locale pour être le trou de l'enfer, les infernaux paluds, dont la tradition médiévale est si abondante, dont parle en particulier François Villon, dans sa « Ballade pour prier Notre-Dame ». En somme, *Brocéliande* serait la forteresse de l'autre monde, le pays de l'autre monde. Comme dans tous les récits épiques des Celtes, que ce soient les romans de la Table Ronde, que ce soient les récits irlandais ou gallois, comme tous ces romans ont plus ou moins pour cadre l'autre monde, qui n'a rien à voir avec notre monde chrétien d'ailleurs, cela n'a rien qui puisse nous surprendre. Ce n'est que l'image d'un pays triste et désolé, l'image d'une « gaote » forêt, pour reprendre un terme médiéval, où l'on attend Perceval pour découvrir le Graal, où l'on attend Lancelot pour lever les enchantements d'un château livré aux sortilèges d'un magicien. C'est donc l'image d'une *gaote* forêt que l'on recherche à travers l'ombre d'une vieille forteresse en ruines, à travers une clairière, à travers des halliers, forteresse que l'on voit surgir tout à coup au milieu du rêve, au milieu des cauchemars, au milieu de l'hallucination.

Et puis il y a un élément que nous trouvons dans un document conservé dans les archives de la Chambre des Comptes de Nantes. C'est un document qui date du 17^e siècle. Dans l'ancienne paroisse de Saint-Paul, entre Carhaix et Ros-trenen, se trouvait, je dis bien au XVII^e siècle, un château au nom de *Brécilien* et, d'après ce que nous avons vu, cela correspondrait à la limite occidentale de la forêt. Et cette constatation, là je reprends ce que dit Joseph Loth, dans sa magistrale thèse sur l'émigration bretonne, qui est toujours valable, qui n'a pas tellement vieilli, j'emprunte ce qu'il dit. Il pose comme hypothèse que la forêt de Brocéliande s'étendait de l'Est à l'Ouest, de Guichen près de la Vilaine, à Plouguernevel, entre le cours supérieur de l'Aulne et le cours supérieur du Blavet. Sur une longueur de cent-cinquante kilomètres, et du Nord au Sud, de Corlay sur la ligne de partage des eaux jusqu'à l'ensemble Camors, Floranges, Lanvaux, et ceci sur une longueur de soixante à soixante-cinq kilomètres. Et puis il y a aussi bien d'autres éléments qui rentrent en ligne de compte dans cette identification du Porhoët à Brocéliande.

Que penser, par exemple de quelque chose qui vous est plus particulièrement cher, le *Mané-Guen*. Ce tertre étrange, à la fois sanctuaire depuis l'époque mégalithique, poste de guet à l'époque gauloise, et qui porte un nom qui est vraiment difficile à interpréter : s'agit-il du mont blanc, ou du souvenir d'un ancien Dieu du Panthéon Celtique (Gwynn fils de Nudd) que nous

trouvons au Pays de Galles dans les traditions Arthuriennes, que nous reconnaissons dans le héros irlandais Einn Mac Cumall, père d'Ossian, que Mac Person, à la fin du 18^e siècle, chanta pour toute l'Europe sous le nom de Fingal.

A vrai dire, je ne crois pas du tout à l'existence d'un saint Guen. D'abord, la plupart des saints bretons, je m'excuse, sont des personnages mythologiques ou tout simplement chefs politiques et spirituels des émigrés bretons, qui fondèrent les premiers « plou » et les premiers « lan », et c'est tout. Il faut remarquer d'ailleurs qu'ils viennent tous de Grande-Bretagne et d'Irlande, ce qui est assez significatif. *Saint Guen* semble bien être l'aspect christianisé de *Gwynn*, encore une fois, c'est mon hypothèse personnelle, d'autant plus que les Gallois ont transformé l'ancien dieu celtique.

Les Gallois ont transformé le dieu celtique *Gwynn* en gardien de l'enfer chrétien. Là encore, nous rencontrons le thème de l'« Autre-Monde ». Il est possible aussi que le *Mané-Guen* soit le Mont de la Lumière, comme d'ailleurs la colline de Bréholo, en pleine forêt de Paimpont, au-dessus du Val sans Retour. *Guen* pouvant être interprété en ce moment-là comme étant blanc, brillant. Le fait de trouver une chapelle dédiée à saint Michel, dans les environs immédiats de ce tertre, prouve qu'il y avait là un sanctuaire dédié au Dieu solaire, quel qu'il soit. Car, saint Michel, l'archange lumineux, le vainqueur du Dragon, Dragon étant le symbole de la terre et des ténèbres, saint Michel n'a fait que remplacer partout à l'époque chrétienne les dieux gréco-latins *Appolon* et *Mercure*, par exemple à Saint-Michel-de-Braspars, ainsi que le dieu solaire gaulois *Bel* ou *Bélénos*, qui signifie, à proprement parler, « le brillant ».

Précisément, à l'autre extrémité du Porhoët, comme je nommerai délibérément Brocéliande, vers le Nord-Est se trouve une autre montagne, celle de *Bel-Air*, où se trouve le sommet nommé, le Signal de Bel-Orient. Au lieu de chercher, dans ce terme, une histoire d'air pur, et, vu la configuration du terrain, il faut, je pense, découvrir dans *Bel-Orient* un terme à la fois gaulois et latin. *Bélénos oriens*, « *Bélénos se levant* », hommage rendu au soleil levant, le « lever de *Bélénos* », dont *Bel-Air* n'est que la déformation, par analogie phonétique. À mon sens, et ceci est encore une fois une hypothèse, je suis prudent, l'importance du *Mané-Guen*, en bordure de la voie romaine qui allait de Vannes à Carhaix, par Castègne comme l'importance de la montagne de *Bel-Air*, proche de la voie romaine de Vannes à Corseul, cette importance, dis-je, ne peut s'expliquer que par la présence de sanctuaire, sanctuaire et poste de garde en même temps, car nos ancêtres n'étaient pas fous, ils mêlaient la religion à la défense de leur pays. Or, tou-

te la trame des romans de la Table Ronde et du Cycle Arthurien est basée sur un fond de Mythologie celtique, c'est évident, même les romanistes les plus rétrogrades en conviennent à l'heure actuelle.

Seule cette Mythologie celtique est localisée à la fois en Grande-Bretagne, que ce soit en Cornouaille britannique, dans le Pays de Galles, ou dans la forêt écossaise de la Basse-Ecosse et, aussi en Armorique, localisée en Brocéliande, avec comme point de repère les sanctuaires de l'ancienne religion druidique. En Angleterre, à Stonehenge, Gloucester, à Glastonbury, au Pays de Galles, à Caerlion, dans la Basse-Ecosse, à Gododin, il y a des légendes, et des légendes qui sont tenacement localisées.

Eh bien ! A ces légendes correspondent d'autres légendes qui sont localisées à Barenton, à Bel-Air, au Mané-Guen, et dans bien d'autres lieux qu'il serait intéressant de rechercher, dans le contexte des romans arthuriens ou des romans celtiques, d'une façon plus générale. Le travail n'a pas été fait. Car, si l'on va au fond des choses, pourquoi la forêt de Floranges est-elle ainsi nommée ? C'est une appellation gallo-romaine, *Floranicum*, qui remonte vraisemblablement au IV^e siècle, et qui signifie domaine de *Flora*.

Qui est *Flora* ? Une propriétaire romaine, sûrement pas. C'est la déesse latine de l'abondance et de la fécondité. Célébrera-t-on, outre-Manche, elle s'appelle *Keidwen*, elle est un des multiples aspects de la déesse-mère. Celui qui est le plus connu, chez nous, en Armorique, sous le nom de *Morgane*, Morgane la fée. Il n'est pas stupide de prétendre que la forêt de Floranges est, après tout, la forêt de *Morgane* et, pour ma part, j'y trouverais étrangement l'atmosphère qui correspond à toutes les légendes concernant *Morgane*. En réalité, je sais bien que l'étymologie, la toponymie peuvent faire dire bien des choses, et bien des choses complètement stupides, mais il suffirait d'une étude vraiment sérieuse de toponymie de tout le Porhoët, étude faite dans un esprit entièrement scientifique. Cette étude étant comparée à une étude mythologique, tenant compte des traditions les plus anciennes des peuples celtiques, et, je suis sûr que nous découvririons des éléments fort importants pour l'histoire de notre région. C'est donc cette Brocéliande que je considère comme étant le Porhoët historique, que l'imagination des Celtes a peuplée de tant de personnages illustres, de tant d'aventures héroïques, de tant de lieux étranges, de châteaux mystérieux, où des fées accueillent les voyageurs pour mieux les égarer. Robert Wace, dont je vous parlais tout à l'heure, y est venu, puisque c'est notre premier témoin. Il nous a raconté son voyage : « *Là allai-je, merveilles guerre, merveilles que point ne brouai, jal y allait, fal m'en revint, folie qui pour fal me tins* »

Wace avait fait l'épreuve de Barenton. Pour vérifier si, en versant de l'eau sur le perron de la fontaine, on pouvait déclencher un orage. Mais Wace était Normand. Il était trop réaliste pour réussir une telle épreuve. Heureusement, d'autres poètes ont réussi. Ecoutez Chateaubriand, au retour d'une de ses promenades en Brocéliande, il a écrit ceci dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe* : « J'ai vu la fée *Morgane* et rencontré *Tristan* et *Yseult*, j'ai puisé de l'eau avec ma main dans la fontaine. Le bassin d'or m'a toujours manqué et, en jetant cette eau en l'air, j'ai rassemblé les orages ».

Car il faut réveiller les orages et les rassembler. Il ne servirait à rien de les réveiller si on ne les rassemblait pas, afin que soit fécondé, en quelques lieux de l'horizon que ce soit la terre qui reçoit la pluie bienfaisante et, ceci pour que les âmes soient illuminées par l'éclair. Cette fantastique déchirure dans les ténèbres que Prométhée, a-t-on oublié, est allé ravir pour eux, dans le sein même de la divinité. Comme dit Rabalais, l'un des plus grands héritiers de l'épopée bretonne : « Qu'est devenu l'art d'évoquer les dieux et la foudre céleste ? Vous l'avez, certes, perdu, il est de votre hémisphère départi. Ici sous terre est en usage ».

Ces orages, ce sont les récits rocailloux et puissants qui dorment dans la mémoire des hommes : ce sont ces épopées bretonnes héritées parfois d'un passé très lointain, puisqu'on y trouve des traces préhistoriques, héritées aussi des croyances étranges pour des esprits classiques, habitués à trop de lignes droites, mais qui commencent en notre temps, à passionner les esprits libres. En effet, l'intérêt d'une connaissance de cette littérature et de l'histoire de ce pays ancien, n'est pas un amusement. Il doit être avant tout un intérêt actuel. Il ne s'agit pas d'exhumer de la poussière quelques manuscrits rongés par la moisissure, et de les conserver pour le plus grand ébahissement des visiteurs d'un musée, qui se contenteront de dire que c'était extraordinaire pour l'époque.

Il y a quelque chose d'autre que le travail, il y a aussi la volonté de ces hommes de faire quelque chose de permanent, quelque chose qui avait trait à un rituel religieux. C'est à nous de comprendre le message de tout cela. La civilisation désorientée par la fièvre incessante du progrès technique, d'ailleurs fort bénéfique, se cherche, s'interroge, et se tourne vers les quatre points cardinaux. Qu'arrivera-t-il si nous ne fournissons rien. Ce ne sont pas les repères du classicisme, de la logique aristotélicienne, de la géométrie euclidienne, et de la beauté formelle qui vont l'empêcher de sombrer vers la mécanisation.

Ces repères sont usés, ils ont trop servis, il faut les remplacer. C'est là, je pense, que l'apport

de la culture d'origine celtique, et la connaissance de notre histoire peuvent être extrêmement positifs. L'Europe occidentale et la France ont subi, d'une façon irréversible, l'influence celtique. La Bretagne est un pays celtique : essayons de trouver chez nous ce qui fait non seulement tout le charme de notre pays, mais aussi tout ce qui constitue exactement le fond même de notre tradition. Elle est précieuse.

J'espère, Mesdames, Messieurs, que je ne vous ai pas trop ennuyés avec ces quelques petites considérations. Je terminerai simplement en souhaitant, avant qu'il ne soit trop tard, que nous rassemblerions, tous ensemble, ce que nous pouvons encore sauver et découvrir de ce patrimoine culturel qui est le nôtre. Dans cette Brocéliande, qui est notre terre, et qui est toujours présente, ne serait-ce qu'en recueillant, comme le font certains, quelques contes, quelques chansons par-ci, par là, quelques cailloux, car les cailloux que l'on recueille dans la terre ont leur importance. Plus nous trouverons de cailloux, plus notre terre deviendra un terrain de culture, et même en allant vers le plus ancien. Car l'histoire de la Bretagne, ce n'est pas seulement l'histoire des Celtes, le professeur Léon Fleuriot me disait, l'autre jour : « La Bretagne armoricaine ne commence pas à l'arrivée des Bretons, ni à l'arrivée des Gaulois. N'oublions jamais que notre terre est une des plus anciennes du globe et que, par exemple, l'Age de Bronze a été une époque de civilisation extraordinaire ».

Jean MARKALE

UNE CONFERENCE
AU CENTRE CULTUREL DE BAUD

Le vendredi 30 Octobre, a eu lieu une intéressante manifestation à l'Hôtel de Ville de BAUD, sous l'égide du Centre Culturel et du Syndicat d'Initiative, aux destinées desquelles préside, avec ténacité et compétence, M. Henri MAHO.

Il y avait donc une exposition d'objets provenant de différentes fouilles archéologiques de la région et une conférence de M. Jean MARKALE, écrivain, auteur du livre "Les Celtes", paru en 1969, aux Editions Payot, et Prix du Rassemblement Breton 1970 - M. MARKALE avait pris, comme thème de son exposé "Brocéliande, ou la Forêt Bretonne" - Il analyse brièvement les données historiques concernant le Porhoët, ce "Pays de la Forêt", situé en plein cœur de la Péninsule Armoricaire, dont les limites méridionales semblent bien être les landes de Lanvaux. Puis, il s'efforça de montrer que la mystérieuse forêt de Brocéliande, où, selon les Romans de la Table Ronde, se déroulent les exploits des Chevaliers du Roi Arthur ne pouvait être que le Porhoët. Cette thèse prend d'ailleurs appui sur les travaux anciens et particulièrement sur une remarque du grand celtisant Joseph LOTH, lequel voyait dans le complexe forestier Camors-Floranges-Lanvaux, un des restes de l'Ancienne Brocéliande, au même titre que la Forêt de Paimpont, où se trouvent répertoriés des lieux célèbres comme le Val sans Retour, la Fontaine de Barenton ou le Tombeau de Merlin.

M. MARKALE propose de voir dans le nom de Brocéliande, autrefois Brécilien ou Bréchéliant, l'équivalent du gaulois BRIGA (qui a donné BRECH) et probablement un terme disparu en français et en breton, mais attesté dans d'autres langues européennes (anglais hell), et signifiant "enfers", "autre monde".

Ainsi, cette forêt de Brocéliande-Porhoët serait une des localisations de cet "autre monde" celtique qui a si souvent inspiré les écrivains de l'ancien temps que M. MARKALE se propose de faire revivre dans deux volumes de la Petite Bibliothèque PAYOT, à paraître en Janvier et Février 1971, "l'Epopée Celtique d'Irlande" et "l'Epopée Celtique en Bretagne".

Après l'exposé de M. MARKALE s'engagea un intéressant dialogue avec l'auditoire.

Intervinrent notamment :

M. Jud LE PABOUL, de Kendalc'h - M. Louis LE BRAZ qui s'efforce de recueillir les chants de notre région - M. Albert BAUCHE, linguiste distingué et professeur à l'Ecole Normale, M. LE GUEN, spécialiste de la préhistoire, M. le Recteur de Quistinic, ainsi que M. TANGUY, M. LE DROUALEC et M. PALAMOUR de Pluvigner.

